

emplissant les rues voisines. Ce n'est qu'après minuit que le Tsar et la Tsarine retournèrent à l'ambassade.

L'empereur et l'impératrice étaient littéralement sur les dents, fatigués, épuisés et émus, de tant de démonstrations.

La revue au camp de Chalons, de quatre-vingt mille hommes, a été un succès inouï.

. Le conseil d'hygiène de Montréal, a eu une de ces peurs dont on se souvient longtemps, mais il en a été quitte pour la peur.

Le bruit s'est répandu, l'autre semaine, qu'un Chinois—toujours les Chinois—venait de mourir de la lèpre.

La lèpre, cette maladie hideuse, dont on n'a pas encore trouvé le remède, bien que certains savants affirment en avoir découvert, isolé et cultivé le microbe. Si cela est vrai, la méthode de Pasteur aura fait de nouveau merveille.

Le Chinois en question n'est pas mort de la lèpre. Tant mieux pour nous !

. M. George H. Kernick, l'un des protonotaires du Palais de Justice, de Montréal, vient de célébrer le soixantième anniversaire de son entrée dans l'administration.

Toujours vert, alerte et gai, M. Kernick est peut-être le plus âgé des employés du palais, mais à coup sûr il n'en est pas le plus vieux, dans le sens que l'on attache à la vieillesse, quand on ne compte que par années, sans tenir compte du caractère et du physique de la personne.

Soixante ans de rond de cuir ! comme disent les ennemis des employés publics. Oui, soixante ans de bons et loyaux services, et dans le cas actuel avec soixante ans de bonne humeur et de bonne santé.

M. Kernick est une preuve vivante de ce que peuvent produire les habitudes d'hygiène bien suivies et bien comprises, *Mens sana in corpore sano*.

Levé tous les matins au petit jour, après avoir fait ses ablutions complètes et pris un déjeuner solide, notre excellent ami fait une longue promenade et, tout le long du parcours qu'il suit pour se rendre à son bureau, on peut régler sa montre à son passage.

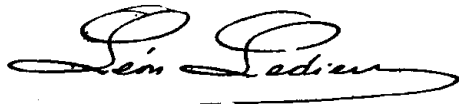
Jamais en retard, il est le premier arrivé au palais de justice et en sort le dernier.

Pendant le jour, il a ses petites habitudes de sorties, pour prendre l'air, aussi réglées que le sont celles d'un moine dont les occupations sont méthodiques et réglementées par la règle du couvent.

Le soir, vous le voyez regagner son logis, du même pas cadencé et élastique que le matin, à la même heure, quelque temps qu'il fasse, car il est décidé qu'il doit rentrer à temps fixe et qu'il doit se mettre au lit à l'heure dite.

C'est en suivant ce régime qu'il a réussi à se passer toujours des soins des médecins et des pilules des pharmaciens.

LE MONDE ILLUSTRÉ se joint aux nombreux amis de M. Kernick, c'est-à-dire à tous ceux qui le connaissent pour lui souhaiter encore de longues années de bonheur.



PETITE POSTE EN FAMILLE

J. A., Montréal.—Bonne poésie, que nous passerons au plus tôt.

F. P., Montréal.—Bienvenu ; vous êtes ici en famille.

P. C., France.—Vos productions ont toujours leur place en nos colonnes.

J.-E. R.—“ Le travail ardu triomphe de tout ” : cette fois, votre essai est acceptable.

LE COFFRET

*Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.*

*Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive !*

*Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert,
Pour y mettre des fleurs et deux boucles frisées !
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.*

*Et toi, puisque ton front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux..., que la mèche soit blanche !...*

GEORGES ROEBNACH.

A BATONS ROMPUS

Au moment où ces lignes paraîtront, les hôtes impériaux de la France seront en route pour retourner dans leur foyer.

Leur cœur doit en tressaillir de joie, car, qu'on soit empereur ou simple citoyen, le foyer est encore ce qu'il y a de plus beau et de plus cher sur la terre.

En effet, c'est là, au foyer des aïeux, qu'on retrouve toujours, avec une joie nouvelle, les souvenirs qui y sont attachés et qu'on y a laissés. Et lui, cet empereur, et elle, cette impératrice, malgré les honneurs, les applaudissements, les fêtes, les hurrahs dont on les a abreuvés, fatigués depuis leur voyage triomphal—surtout en France—seront certainement bien heureux de se débarrasser du harnais impérial, et de se retrouver libres et roucoulements dans le repère autrefois vautourien d'Yvan le Terrible, repère qu'ils ont su transformer en un charmant et poétique colombier.

Donc, que les dieux et les vents les protègent et leur soient favorables !

.

Cette visite de l'autocrate de la sainte Russie à la non moins sainte République Française—n'a-t-elle pas été reconnue et bénie par Sa Sainte Majesté, Léon XIII ?—porte à la réflexion, à la méditation, et quoiqu'il n'y ait rien d'officiellement écrit, en dehors des journaux, au sujet de l'alliance franco-russe, la France, croyons-nous, a certainement le droit, l'assurance d'y compter. Ce qui nous fait pressentir cet assentiment jusqu'ici tacite du Tsar, c'est-à-dire de la Russie, c'est le voyage de son souverain en Europe, et surtout sa visite à la France. Raisonnons un peu, lisons entre les lignes et voyons le dessous des cartes, comme on dit vulgairement. Et d'abord, les jeunes époux impériaux sont partis en visite de noces auprès de leurs familles de par le sang. Voilà pourquoi ils ont été en Danemark, en Allemagne, en Autriche, en Angleterre et ailleurs. Là, c'était de la famille, en famille et pour la famille.

Or, en Italie où ils n'ont pas de parenté, de consanguinité, ils n'y sont pas allés. Pourquoi ?... Parce que l'Italie fait partie de la triplice, c'est-à-dire de l'alliance austro-prussienne.

Et voilà pourquoi l'empereur de Russie est venu serrer la main de la France. Sans cela, croyez bien qu'il aurait été saluer cet autre ami de la France : le Pape ! Et s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'a pas voulu poser son éperon sur le sol de cet ennemi de la France : le roi Humbert. Et, tout comme un pape, l'empereur s'est dispensé.

Voilà pourquoi on doit voir dans cette conduite un engagement tacite avec la France, engagement qui vaut écrit d'or pour la “ nouvelle alliance.”

.

Si cette visite a fait couler des flots de champagne, elle a aussi fait couler des flots d'encre. Lisez tous

les journaux, surtout ceux de la triplice, et vous y trouverez des aménités du genre de celles-ci :

“ Depuis son départ de l'Angleterre, le cortège impérial a été assailli par une série d'accidents. 1o. En abordant à Cherbourg, le yacht impérial a éprouvé des avaries : il a presque été éventré par le *Bison*.” Et d'un. “ 2o. L'empereur s'est trouvé indisposé à l'Opéra, parce que les mets du souper avaient été mal préparés.” Et de deux, “ 3o. En sortant de l'église Notre-Dame, les chevaux de la voiture impériale, lesquels étaient mal dressés, se sont emballés, et l'impératrice a eu la joue égratignée par une branche d'arbre.” Et de trois.

Qu'ils sont donc farceurs, ces journalistes à la solde des ennemis de la France !

Que diraient-ils si les journalistes français avaient écrit que le poteau télégraphique, tombé sur la voie anglaise pour faire dérailler le train impérial, était l'œuvre d'anarchistes et non du vent.

Je souligne, parce que c'est le style anglais.

Et qu'auraient-ils dit si on avait imprimé que—tousjours les anarchistes—avaient décidé la Manche à se soulever pour... englober l'empereur.

Ces farceurs là me font l'effet de ces maniaques qui, ayant la colique de la peur, se figurent que les autres l'ont.

.

Et voilà pourquoi, dès l'arrivée de leurs amis impériaux, tout le cœur de la France s'est soulevé d'allégresse et d'enthousiasme pour les accueillir comme on ne l'a fait nulle part ailleurs. Quant aux dépenses, si intelligentes et si essentiellement artistiques, qui ont été faites et que seule la France sait faire, elle le devait bien à ses hôtes illustres, car s'ils ont été reçus ailleurs en famille, en France on les a reçus en amis, et il est de coutume chez les Français de recevoir toujours ses amis royalement et cordialement.

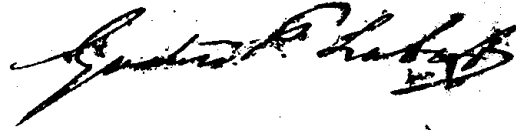
Ah ! croyez le bien, cette réception n'a eu rien d'emprunté, ni d'imposé ; elle a été franche, sincère, spontanée comme tout ce qui vient d'un cœur généreux, et en entendant les hurrahs qui ont été poussés, je me suis rappelé ceux qu'on poussait sous le dernier empire de France. Ceux-là étaient poussés par une meute salariée. C'étaient les blouses blanches de l'empire, invention infernale du préfet de Police M. Piétri, lequel payait des souteneurs de l'empereur, vêtus en blouses blanches,—de là le nom—pour l'acclamer, sur son passage, ou pour simuler des émeutes que le zèle de la police réjouissait vite.

En un mot, comme disait un tite parisien, c'était la claque de l'empire, et voilà pourquoi il en a reçu une mortelle.

.

Ce que nous devons surtout admirer, dans cette visite à la France, c'est le courage, l'énergie et le dévouement de l'impératrice, étant connu l'état intéressant dans lequel elle se trouve. Portant dans son sein, et c'est ce que nous lui souhaitons de tout cœur, le futur héritier du trône de Russie, elle n'a pas craint d'affronter les fatigues et les dangers d'un long voyage, moins pour s'associer au triomphe de son impérial époux que pour témoigner, elle aussi, son amitié à la France.

Et ils ont bien vu que la France entière la leur rendait, cette amitié qui fait tant de jaloux, car ils sont arrivés au milieu des cris : Vive l'empereur ! Ils y ont séjourné au cri de : Vive l'impératrice ! Ils sont partis au cri poussé par l'armée de : Vive la Russie !.. Et au bruit du canon, aux sons des tambours, des musiques, du galop des escadrons et des drapeaux inclinés, ces cris, partis des bords de la Seine, ont été accompagner ces hôtes impériaux jusqu'aux steppes les plus éloignées de l'empire moscovite.



Les idées conduisent les hommes ; les passions les emportent.—Dr BONALD.